

24 images

Un reflet de la Californie silencieuse / *Echo Park*

Alain Fisette

Numéro 28-30, automne 1986

URI : id.erudit.org/iderudit/22069ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fisette, A. (1986). Un reflet de la Californie silencieuse / *Echo Park*. *24 images*, (28-30), 62–63.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ECHO PARK

Un reflet de la Californie silencieuse

Alain Fiset

Les films américains ont beaucoup de difficultés à être autre chose qu'un tout. Depuis déjà longtemps, on ne s'embarrasse plus de nuances sociales, politiques et narratives. La peur de ne pas être recevable par tous sévit un peu partout, pour ne pas dire qu'elle est omniprésente. Plus le sujet est gros, plus on élabore autour, moins on le pénètre. Résultat: les films sont d'une linéarité décevante et descriptivement arriviste. Filmer la beauté et la richesse semble être devenu les seuls moyens de faire rêver l'Amérique. Le procédé est maintenant connu: tout d'abord impressionner le spectateur en montrant ce qu'est le luxe, l'inabordable, pour ensuite, suprême richesse, tout détruire sous ses yeux. Avec ce procédé devenu économique tellement il a fait ses preuves, on ne voit plus pourquoi il faudrait décrire une autre Amérique un peu moins facile qui paraîtrait moins belle, qui sentirait moins bon. Autrement dit, la prochaine fois qu'à Hollywood on soulèvera un couvercle de poubelle, c'est qu'on se sera d'abord assuré qu'elle contenait de l'or.

Malgré tout, quelques films réalisés à l'extérieur des grands studios réussissent au jeu de l'alchimiste, quitte pour eux à fabriquer leur or à partir de poubelles. C'est le cas de *Echo Park* de Robert Dornhelm. Film sympathique s'il en est un, *Echo Park* exploite une sympathie qui n'a rien à voir avec celle de Disney ou de Spielberg. Tout ici est question de ton. Réussir à ne pas en faire trop, tout en en faisant assez pour maintenir l'intérêt. L'équipe d'*Echo Park* a fait en ce sens tout ce qu'elle a pu; c'est-à-dire beaucoup avec peu. Décors et objets ont été réalisés avec humour et imagination. Le camion de livraison de pizza est un véritable hymne au kitsch californien. Michael Ventura, le scénariste,



Michael Bowen dans *Echo Park* de Robert Dornhelm

a réussi à assembler les particularités de chacun des personnages pour en faire une mosaïque de rires et de tendresse.

Avec l'aide de Dornhelm, il a su donner un esprit sain à des personnages essoufflés de courir après leur bonheur et garder un rythme un peu

morcelé sans pour autant donner dans l'effet casse-tête. Ces personnages dont l'existence est encore rattachée à leur rêve sont des survivants des «sixties» qui hésitent quant à savoir s'il leur faut foncer au travers de la vie ou bien continuer à savourer le luxe de pouvoir perdre leur temps. Ils sont le reflet de la Californie silencieuse. La Californie de ceux qui vivent dans une médiocrité qui les étouffe et dont les moyens pour s'en sortir se résument justement à ne pas tous les avoir.

Dans cette histoire remplie d'amitié entre les habitants de deux logements de palier, il y a d'abord May (Susan Dey) qui veut devenir actrice et pour ce faire n'hésitera pas à entreprendre la carrière de strip-teaseuse sur demande. Ex-chanteuse de Patridge Family, Susan Dey émerveille. Tout en exprimant une certaine dureté, son visage grâce à son sourire particulier laisse présager tout au long du récit ce vague espoir qui la tient en vie. Elle possède des yeux sur lesquels les nôtres se plaisent et une voix qui nous rappelle que nos oreilles sont des organes. On a donc droit à une interprétation pleine d'entrain où le physique se joint à l'esprit pour nous faire culbuter de plaisir.

May demeure avec son fils Henry (Christopher Walker) et avec Jonathan (Tom Hulce), un logeur. Plus d'une fois, ce dernier aura à surveiller Henry pendant les sorties nocturnes de sa mère. Une grande amitié naîtra entre l'enfant et le logeur. Tom Hulce a remplacé le rire strident et machiavélique d'Amadéus par un sourire charmeur et étudié. Il prouve par son jeu, tout en finesse, un peu effacé, l'étendue de son talent. Plus accessoire, le rôle de l'enfant est rendu naturellement, sans cabotinage.

L'autre logement est occupé par August (Michael Bowen) immigrant autrichien et fervent admirateur d'Arnold Schwarzenegger. Amant de May les soirs où elle a le cafard, il entretient des rapports plus sérieux sur son propre corps ainsi que des théories un peu spéciales quant à sa nature: «... chaque muscle a un cerveau...». Michael Bowen interprète avec aisance le rôle du musclé doté de plus de générosité que de cervelle. Bien que caricatural, il ne devient jamais risible.

Avec ces pizzas livrées pour nulle part, ces pectoraux gonflés à bloc,

et ces «slushs» trois couleurs, Dornhelm et Ventura ont su jeter un regard à la fois neuf et critique sur la Californie sans pour autant alourdir le récit. Ayant écrit et réalisé ce film avec humour et pudeur, l'ayant monté avec habileté, ils ont su injecter aux nombreuses séances de strip-

tease un côté sain et amusant. Il en ressort une comédie sentimentale raffinée, qui sans être un chef-d'œuvre vaut beaucoup plus que l'anodin film d'été qu'il pourrait laisser suggérer.

Tom Hulce dans *Echo Park*

